

## III



ANS le nombre des dix mille jeunes esclaves qui demeuraient toujours devant lui, les mains croisées sur l'estomac, il y avait six Grecs qui avaient toute sa confiance, et qui approchaient le plus de sa personne; ils se nommaient Jemlika, Mekchia, Liana, Mechlima, Debermouch et Chaznouch. Ils étaient ordinairement placés en nombre égal à sa droite et à sa gauche. Mais Jemlika était celui qu'il aimait le plus : la nature l'avait favorisé de ses grâces; son visage était beau,

ses paroles étaient douces et son esprit brillant et agréable; en un mot, ce jeune homme renfermait en lui toutes les perfections, et son devoir l'engageait, aussi bien que ses camarades, à rendre à Dakianos les hommages qui ne sont dus qu'à Dieu.

Un jour que Dakianos était à table, Jemlika tenait un éventail pour chasser les mouches qui pouvaient l'incommoder; il en vint une qui se posa avec tant d'acharnement sur le plat de Dakianos, qu'il fut obligé de l'abandonner. Jemlika, frappé de cet événement, trouva ridicule qu'un homme qui ne pouvait chasser une mouche importune prétendît à la divinité.

— Il me semble, se dit-il à lui-même, que l'on ne doit faire aucun cas d'un semblable dieu.

Quelque temps après, Dakianos entra dans un de ses appartements pour dormir quelques heures; et Jemlika était encore devant lui avec l'éventail. Dieu envoya la même mouche, et cette fois elle se plaça sur le visage du prince. Jemlika voulut la chasser dans la crainte qu'elle n'interrompît son sommeil; mais ses soins furent inutiles, elle éveilla Dakianos, et le mit dans la plus cruelle impatience. Jemlika, déjà frappé de ses premières réflexions, se dit encore : — Cet homme assurément n'est



pas plus Dieu que je ne le suis moi-même : il ne peut y avoir qu'un Dieu, et c'est celui qui a créé le soleil qui m'éclaire.

Depuis ce temps, Jemlika prit l'habitude de dire tous les soirs, en se couchant :

— Le vrai Dieu est celui qui a créé le ciel.

Il est bien difficile de faire des réflexions sérieuses, et de n'en point faire part à ses amis. Jemlika communiqua tous ses doutes à ses camarades.

— Un homme qui n'a pu se débarrasser d'une mouche a-t-il beaucoup de pouvoir sur la nature ? leur dit-il.

Alors il leur conta les aventures de la mouche.

— Mais si notre roi n'est pas Dieu, lui dirent-ils, quel est celui qu'il faut adorer ?

Jemlika leur dit ce qu'il en pensait : ils en furent persuadés, et depuis ce jour ils passèrent toutes les nuits en prières avec lui.

Les assemblées qu'ils faisaient en des lieux écartés devinrent bientôt le sujet des conversations. Dakianos en fut instruit, et les fit venir en sa présence pour leur dire :

— Vous adorez un autre Dieu que moi ?

Ils se contentèrent de lui répondre :

— Nous adorons le souverain maître du monde.

Le roi qui prit cette réponse pour lui, les accabla de caresses, et leur donna la robe d'honneur. Ils se retirèrent comblés des faveurs de leur maître, et leur premier soin fut d'aller adorer et remercier le vrai Dieu de ses bienfaits.

Jemlika dit ensuite à ses compagnons :

— Si l'on fait encore au roi un rapport pareil à celui qui nous a mis dans un si grand danger, nous ne devons espérer aucune grâce de sa part. Je crois donc que le seul parti que nous ayons à prendre, c'est de quitter le pays, et d'en chercher un où nous puissions adorer Dieu sans crainte.

— Mais comment prendre la fuite ? lui répondirent les cinq autres. Nous ne connaissons point d'autre pays que celui-ci.

— Mettons notre confiance en Dieu, reprit Jemlika, et profitons des circonstances. Nous ne suivons pas Dakianos quand il va faire ses grandes chasses pendant six jours à la tête de son armée : qui nous empêche de prendre ce temps pour notre départ ? Nous demanderons aux eunuques qui nous gardent la permission de jouer au *teheukian*<sup>1</sup> ; nous sortirons de la place, nous le jetterons fort loin de nous, et nous prendrons la fuite sur les bons chevaux que l'on nous donne ordinairement.

Ils approuvèrent ce projet, et attendirent avec beaucoup d'impatience le temps de pouvoir l'exécuter. Enfin Dakianos partit avec sa puissante armée, et recommanda à ses eunuques de bien garder les six jeunes esclaves.

Le lendemain du départ du roi, ils réalisèrent ce qu'ils avaient projeté. Les eunuques coururent après eux et voulurent les forcer de revenir au palais ; mais ils leur répondirent :

— Nous sommes ennuyés de votre maître ; il veut se

<sup>1</sup> Jeu de mail à cheval.

faire passer pour le Dieu de la terre, et nous n'adorons que celui qui a créé ce que nous voyons.

Les jeunes hommes avaient déjà le sabre à la main ; ils mirent en un moment les eunuques hors d'état de les poursuivre.

— Mes amis, leur dit alors Jemlika, nous sommes perdus si nous ne faisons toute la diligence possible.

Ils poussèrent donc leurs chevaux, et ce fut avec si peu de ménagement, que bientôt ils les harassèrent. Ils furent alors obligés de continuer leur chemin à pied ; mais enfin, épuisés de fatigue, de faim et de soif, ils s'arrêtèrent sur le bord du chemin, et prièrent Dieu avec confiance de les tirer de peine. Des génies fidèles les entendirent ; et touchés de leur situation ils inspirèrent à Jemlika de monter sur une montagne au pied de laquelle ils étaient. Ce ne fut pas sans peine qu'il y arriva ; mais enfin il aperçut une fontaine dont l'eau claire et pure était l'eau de la vie, et un berger assis qui chantait pendant que son troupeau paissait. Jemlika appela ses compagnons ; le peu de paroles qu'il put leur faire entendre augmenta leurs forces, et leur en donna suffisamment pour arriver sur la montagne.

Le berger, qui se nommait Kefchtetiouch, leur céda quelques vivres, et ils



burent de l'eau de cette charmante fontaine. Ces secours rétablirent leurs forces, et leur premier soin fut d'en rendre grâce à Dieu. Alors Kefchtetiouch leur dit :

— Comment avez-vous trouvé le chemin d'un pays où je n'ai jamais vu personne ? Si je ne me trompe, vous prenez la fuite : confiez-moi vos peines, je pourrai sans doute vous être de quelque utilité.

Jemlika lui conta tout ce qui leur était arrivé. Ses discours portèrent la lumière de la foi dans le cœur de ce berger ; Dieu l'éclaira, et sur-le-champ il apprit et répéta leurs prières. Ensuite il leur dit :

— Je ne veux plus vous quitter. Éphèse est si près d'ici, que vous y courez toujours quelque danger ; ne doutez pas que Dakianos ne fasse tous ses efforts pour vous arrêter. Je connais assez près d'ici une caverne que l'on ne trouverait peut-être pas en quarante ans de recherches : je vais vous y conduire.

Et, sans attendre plus longtemps, ils se mirent en chemin.

Le berger avait un petit chien que l'on appelait Catnier, et qui les suivit ; ils ne voulaient pas le mener avec eux, et ils firent tous leurs efforts pour l'éloigner. Ils lui jetèrent une pierre qui lui cassa une jambe ; mais il les suivit en boitant. Ils lui en jetèrent une seconde, qui ne le rebuta point, quoiqu'elle lui eût cassé l'autre jambe de devant : au contraire, en marchant sur les pattes de derrière, il ne ralentit point sa course. La troisième pierre lui en ayant encore cassé une, il ne fut plus en état de marcher.

Mais Dieu, pour faire éclater sa toute-puissance, donna le don de la parole à ce petit chien, qui leur dit :

— Hélas ! vous allez chercher Dieu, et vous m'avez ôté toute espérance de pouvoir y aller comme vous ! Ne suis-je pas aussi une créature de Dieu ? N'y a-t-il que vous qui soyez obligés de le connaître ?

Ils furent étonnés d'une si grande merveille, et si touchés de l'état auquel ils l'avaient réduit, qu'ils le portèrent l'un après l'autre, en priant Dieu de les protéger.

Ils ne furent pas longtemps sans arriver dans la caverne où le berger les conduisait. Ils se trouvèrent si fatigués en y arrivant, qu'ils se couchèrent et s'endormirent ; mais par une permission toute particulière de Dieu, ils dormaient les yeux ouverts, de façon qu'on ne les aurait jamais soupçonnés de goûter un repos si parfait.

Il était écrit au livre du destin qu'ils devaient rester en cet état pendant trois cent neuf ans.

Cependant les eunuques, qui avaient échappé à la fureur du sabre des jeunes esclaves, vinrent promptement rendre compte à Dakianos de ce qui s'était passé. Il fut au désespoir de leur fuite ; et dans le temps qu'il repassait dans son esprit toutes les bontés qu'il avait eues pour eux, et qu'il les accusait de la plus noire ingratitude, le même génie qui lui avait déjà apparu plusieurs fois se présenta devant lui, et lui dit :

— Vos esclaves ne vous ont quitté que pour aller adorer un autre Dieu, dans lequel ils ont mis toute leur confiance

Ce discours réveilla la colère de Dakianos : il conjura le génie de lui apprendre au moins le lieu de leur retraite.

— Je puis seul vous y conduire, reprit le génie ; les hommes feraient en vain des recherches pour le trouver, et je vous y conduirai à la tête de votre armée.

Ils partirent aussitôt, et ne furent pas longtemps sans arriver devant la caverne. Le génie dit alors à Dakianos :

— C'est ici qu'ils se sont retirés.

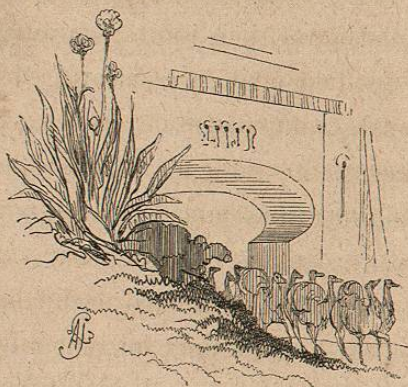
Dakianos, qui n'était occupé que du désir de se venger, se présenta pour y entrer. Dans le moment il en sortit une vapeur épouvantable, qui fut suivie d'un vent furieux, et les ténèbres se répandirent dans cette partie du monde. L'armée recula de frayeur ; mais la colère redoublant le courage de Dakianos, il avança jusqu'à l'entrée de la caverne : ce fut avec des peines incroyables, et, malgré tous ses efforts, il lui fut absolument impossible d'y entrer, tant l'air était impénétrable. Il aperçut Catnier, qui dormait la tête posée sur ses deux pattes ; il distingua parfaitement les six jeunes Grecs et le berger qui goûtaient les charmes du sommeil ; mais il ne les crut pas endormis, car ils avaient les yeux ouverts.

Dakianos ne fut pas assez téméraire pour redoubler ses efforts : une secrète horreur le retint. Il vint rejoindre son armée, en disant qu'il avait trouvé ses esclaves ; qu'ils s'étaient prosternés devant lui sans avoir le courage de lui parler ; qu'il les avait laissés prisonniers dans la caverne, attendant le parti qu'il prendrait sur leur punition. En effet, il consulta ses soixante visirs, et leur demanda quelle

vengeance éclatante il pouvait tirer de ces jeunes esclaves : aucun de leurs avis ne put le satisfaire. Il eut donc recours à son génie, qui lui conseilla de commander à ses architectes, qui marchaient toujours avec lui, d'élever une muraille très épaisse qui fermât exactement l'entrée de la caverne, pour ôter toute espèce de secours à ceux qui s'y trouvaient enfermés.

— Vous aurez soin pour votre gloire, ajouta-t-il, de faire écrire sur cette muraille le temps, l'année et les raisons qui vous ont engagé à la construire ; c'est le moyen d'apprendre à la postérité que vous avez su vous venger avec grandeur.

Dakianos approuva ce conseil et se hâta de l'exécuter. Il se rendit de nouveau à la caverne à la tête d'une nombreuse caravane, et fit élever une muraille aussi épaisse que celle d'Alexandrie ; mais il avait eu la précaution de réserver un passage dont il connaissait seul l'ouverture, dans l'espérance de pouvoir quelque jour s'emparer de ses esclaves, et dans la vue d'examiner les événements de la caverne, dont il était continuellement occupé malgré lui. Il avait ajouté à toutes ces précautions celle de poser une garde de vingt mille hommes qui campaient devant la



muraille. Toutes ses armées eurent ordre de relever chaque mois ce corps de troupes, auquel il était enjoint de faire périr tous ceux qui voudraient approcher d'un lieu qui renfermait ceux dont la révolte et la fuite étaient le premier malheur de sa vie, car jusqu'à ce moment tout lui avait heureusement réussi.

Cependant rien ne pouvait remplacer Jemlika dans son cœur, ni lui faire oublier ses procédés et ceux de ses compagnons. Un désir de vengeance se joignait à l'insulte qu'il croyait en avoir reçue. Pour un homme enivré de sa gloire, dont il avait lui-même été l'artisan, une opposition aussi formelle à ses volontés était une cruelle situation ; aussi il allait tous les jours à la caverne faire de nouveaux efforts pour y entrer, ou du moins afin de repaître ses yeux de ceux dont il voulait tirer vengeance.

Le calme dont jouissaient ces hommes qu'il regardait toujours comme ses esclaves, redoublait ses fureurs. Leurs yeux qu'ils tenaient ouverts, leur silence à tous les reproches et à toutes les injures dont il les accablait, leur attitude même, tout était en eux la marque du plus grand mépris. Un jour qu'il joignit les imprécations contre le ciel aux discours qu'il tenait ordinairement, Dieu permit que le petit chien Catnier lui répondît :

— Méchant, peux-tu blasphémer un Dieu qui t'a laissé vivre, malgré les crimes que tu as commis ? Crois-tu qu'il ait oublié de venger la mort du savant Égyptien que ton avarice a fait périr malgré tes serments ?

Dakianos, dont la colère était impuissante, sortit outré

des reproches accablants qu'il recevait du chien de ses esclaves.

Il revint à Éphèse, et apprit que, pendant son absence, on avait égorgé plusieurs eunuques de son sérail et insulté ses images. De plus, le démon de la haine s'était emparé de ses trois fils; ils avaient mis le sabre à la main, et l'ange de la mort allait les lui enlever. Quelle douleur pour un père! Quel chagrin pour un ambitieux qui comptait leur donner à chacun l'empire d'une des parties du monde!

Dans la douleur dont il était accablé, il ne put s'empêcher de revenir à la caverne.

— Méchants, leur dit-il, quels tourments ne dois-je pas vous faire souffrir, quand vous serez entre mes mains? Mais rendez-moi mes enfants, et je vous pardonne tout ce que vous m'avez fait.

Catnier, prenant toujours la parole, lui répondit :

— Dieu ne rend point des enfants, quand il les a bannis du monde pour punir leur père de ses crimes. Va, retourne à Éphèse, tu mérites d'éprouver encore de nouveaux malheurs.

— C'en est trop, s'écria Dakianos en se retirant.

Et dans la rage et le désespoir de son cœur, il ordonna à toutes ses troupes et à tous les habitants d'Éphèse d'apporter chacun une bûche ou un fagot. Ses ordres furent exécutés. Il fit placer cette énorme quantité de bois devant la caverne, dans l'espérance d'étouffer ceux qu'elle renfermait; mais le vent rabattit toutes les flammes de ce

grand feu contre l'armée, qui prit la fuite, et contre la ville. Aucune maison n'en fut cependant incommodée; mais le feu s'attacha au palais de Dakianos, qui fut absolument réduit en cendres; et toutes les richesses qu'il avait toujours amassées avec tant de soin s'évanouirent à ses yeux, pendant que la caverne n'éprouva pas la moindre altération.

Ce dernier prodige l'engagea à faire des prières aux Sept Dormants et à Catnier lui-même, en les conjurant d'intercéder Dieu pour lui. Le petit chien lui répondit :

— C'est la crainte et non la piété qui semble amollir la dureté de ton cœur. Eloigne-toi. Dieu connaît ton âme, tu ne peux le tromper.

Dakianos se retira confus de ce dernier reproche, mais encore plus outré de s'être humilié.